# Introduction de la journée d'étude : " Bibliothèques et chercheurs en SHS "

Benjamin Caraco

▶ **To cite this version:**

Benjamin Caraco. Introduction de la journée d'étude : " Bibliothèques et chercheurs en SHS ". Bibliothèques et chercheurs en SHS, Jun 2012, Bordeaux, France. hal-00719847

**HAL Id: hal-00719847**
**https://paris1.hal.science/hal-00719847**

Submitted on 21 Jul 2012

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

# Introduction de la journée d'étude – Benjamin Caraco[1]

*Cette communication a été faite lors de la journée d'étude « Bibliothèques et chercheurs en SHS » organisée par Médiaquitaine et l'URFIST de Bordeaux le 14 juin 2012.*

Je vais commencer cette présentation[2] par une anecdote : la raison probable de ma présence à cette journée d'étude. Nous sommes le 14 juin 2012 et les travaux qui ont conduit les organisateurs à me solliciter – mon mémoire d'étude d'élève-conservateur et mon article sur les *Digital Humanities* dans le *BBF* – ont été publiés ou rendu publics respectivement le 14 mars et le 4 avril. J'ai été contacté le 2 mai pour participer à cette journée d'étude. Il a fallu donc un petit mois pour que mes travaux arrivent à l'attention d'un chercheur. Tout cela grâce au numérique ? Mon mémoire a été déposé sur la bibliothèque numérique de l'enssib, le BBF est accessible en accès libre et gratuit sur internet, sans compter que j'ai pris l'initiative de le déposer sur MemSIC (l'archive ouverte pour les masters en sciences de l'information), le mémoire a été signalé sur un des carnets d'hypotheses.org et que certaines des personnes auxquelles je l'ai envoyé ont eu la gentillesse de twitter le lien à leurs abonnés. La vitesse à laquelle on peut rendre visible sa recherche est un des apports du numérique et en faisant tout ce que j'ai décrit on a déjà commencé à parler de Digital Humanities ![3]

Avant d'aborder proprement la définition du terme, je vais d'abord revenir sur une courte présentation des SHS et des leurs spécificités en termes de besoin d'information par rapport aux sciences dites dures, puis je parlerai de leurs relations avec les bibliothèques avant de consacrer la seconde partie de mon intervention aux Digital Humanities, en proposant une définition, une brève présentation des acteurs et des réalisations pour finir sur trois exemples concrets.

## *1 Panorama des SHS et des liens entre chercheurs, information et bibliothèques*

### 1.1 Brève histoire des SHS

Avant de parler des SHS aujourd'hui, un bref rappel historique s'impose. Pour Immanuel Wallerstein, sociologue américain, elles sont nées d'un divorce entre deux cultures : celle de la science et celle de la philosophie. Au sein de cette dernière et dans les universités, se sont développées les disciplines que nous connaissons actuellement. Les limites de chacune étaient à l'origine assez claires et reposaient sur des fractures : entre le passé (histoire) et le présent (économie, sciences politiques et sociologie) ; entre le monde occidental et civilisé (les

1 Élève-conservateur de bibliothèque à l'enssib et à partir du 1er juillet 2012 conservateur de bibliothèque à la DBIST de l'Université Versailles-Saint-Quentin.

2 Je souhaite remercier Pauline Darleguy pour sa relecture attentive, son aide et sa gentillesse. Les erreurs qui subsistent sont bien sûr de mon ressort. J'ai pris le soin d'indiquer les sources quand je cite mais je renvoie le lecteur à mon mémoire et à mon article à ce sujet pour des références plus précises sur certains aspects. Je profite aussi de cette note pour remercier Adèle Spieser pour son soutien moral.

3 Pour la postérité (et par honnêteté intellectuelle), il convient toutefois de reconnaître que Naoufel Bahroun, qui a eu la gentillesse de m'inviter à cette journée d'étude, a eu vent de mon article par la directrice de Médiaquitaine, Laurence Tarin, membre du comité de rédaction du *BBF*. Toutefois, je ne le savais pas au moment de la rédaction de mon accroche.

quatre disciplines précédentes) et le reste du monde (l'anthropologie pour l'étude des peuples premiers et les études orientales pour les civilisations non-occidentales) ; et enfin, la coupure – valable seulement pour l'Occident – entre les logiques du marché (économie), étatique (sciences politiques) et de la société civile (sociologie).[4]

Depuis 1945, les frontières relativement claires de cet ensemble se sont fissurées pour plusieurs raisons. Le nombre de disciplines et de sous-disciplines augmente, alors que la légitimité de la division épistémologique entre les deux cultures décrites plus haut est remise en cause, conduisant *de facto* à l'émergence d'une trilogie : science, humanités et sciences sociales à mi-chemin entre les deux premières. Aujourd'hui, cette question est loin d'être résolue, mais Wallerstein remarque déjà plusieurs éléments saillants : en dépit de la force d'inertie des disciplines constituées, les pratiques des chercheurs changent. Les communautés ou réseaux de recherche bourgeonnent et les individus qui composent ces derniers viennent d'horizons disciplinaires très variés, ce qui a pour conséquence la fin de l'unité disciplinaire et une grande dispersion des appartenances. Dans le même temps, le débat épistémologique relatif aux deux cultures fait rage sans qu'un consensus soit encore mis à jour.

Au vingtième siècle, les chapelles et dénominations de cet ensemble se sont multipliées sous le coup du mouvement de spécialisation de la connaissance. Autonomisation et spécialisation se conjuguent pour arriver à une atomisation des disciplines constitutives des SHS. Logique interne, qui a aussi une conséquence externe non négligeable : le hiatus croissant entre les recherches menées en SHS et les attentes de la société civile. Il devient alors crucial de trouver un entre-deux entre la connaissance scientifique et la connaissance ordinaire.[5] C'est en effet l'utilité même des sciences humaines et sociales qui est interrogée, alors que le monde de la recherche dans son ensemble est de plus en plus soumis à des impératifs d'évaluation reposant sur des logiques quantitatives visant à maximiser la visibilité et l'influence des travaux produits.

## 1.2 Quels besoins documentaires par rapport aux sciences dures ?

### 1.2.1 Pratiques relatives à l'information : la production

Parfois considéré comme un ermite dans sa tour d'ivoire (par rapport à la coopération observée des chercheurs en sciences dures), la réalité de la pratique du chercheur en SHS change : avec le passage à une logique de projet, afin d'attirer des financements, la recherche est de plus en plus collaborative. L'activité d'écriture en elle-même reste encore solitaire et artisanale, mais il existe bel et bien une communauté à la fois virtuelle et réelle des chercheurs en SHS. De même, les formats évoluent comme noté précédemment et l'article tend à devenir la norme en termes de publication, en dépit de la légitimité traditionnelle de la monographie.

### 1.2.2 Pratiques relatives à l'information : les supports

Alors que de nombreuses études confirment la perte de vitesse du livre comme véhicule du savoir, le nombre de gros lecteurs diminue plus généralement au niveau de la

4 WALLERSTEIN, Immanuel. *Social Sciences in the Twenty-first Century*. [en ligne] 1999. [consulté le 18 juin 2011]. Disponible sur Internet : <http://www2.binghamton.edu/fbc/archive/iwunesco.htm >

5 FOSSIER, Arnaud et GARDELLA, Edouard. Avant-propos. Démocratiser les sciences humaines. *Tracés*, 2010, vol. 3, no HS-10, p. 5-18.

société française.[6] Parallèlement à ce mouvement, ce sont les écrans, qu'ils soient de télévision, d'ordinateur, de tablette ou de smartphone, qui montent en puissance. Par leur omniprésence, « *l'usager a muté* ».[7] Ainsi, lorsqu'ils ont le choix entre un article de revue en ligne et une version papier, le premier a de plus en plus leur préférence. La vogue des ressources numériques est toutefois à nuancer dans le domaine des SHS, car beaucoup de chercheurs ont encore leur sujet de recherche dans les livres imprimés (en particulier en histoire et en littérature). Outre que les disciplines ont une influence sur les préférences en termes de support, le contenu est aussi déterminant : le papier reste privilégié pour la lecture de monographies, alors que l'électronique est aujourd'hui le médium de l'article.

Concernant les supports de l'information, la question la plus pressante concerne le livre numérique : les usagers sont-ils prêts à l'adopter ? En 2006, une enquête réalisée à University College London [UCL] auprès des étudiants et des professeurs montrait que 53% des répondants n'avaient jamais utilisé de livres numériques et lorsque les personnes interrogées l'avaient fait, c'était bien souvent en dehors de l'offre proposée par la bibliothèque. Cependant, les livres numériques les plus utilisés étaient d'abord des manuels, puis des ouvrages de référence. Les chercheurs concluaient que « *les livres électroniques étaient très désavantagés par rapport aux imprimés dans les perceptions relatives au confort de lecture. Leurs avantages étaient résumés par l'idée de facilité : faciles à copier, impression d'être plus à jour, économie d'espace et disponibilité continue.* » Ils soulignaient au passage le rôle déterminant des professeurs dans la prescription et la sensibilisation au livre numérique.[8]

Quatre ans après, les chercheurs sont-ils prêts à utiliser massivement le livre numérique ? Janneke Adema et Paul Rutten, auteurs d'un rapport sur les monographies en SHS, sont plutôt optimistes à ce sujet. Pour eux, les chercheurs sont déjà de par leurs pratiques, prêts à utiliser des monographies électroniques. Ils utilisent, conseillent et produisent déjà de nombreux documents numériques. Alors que l'édition de monographie est mal en point, une offre numérique et en libre accès pourrait être une solution de sortie de crise. Les obstacles sont cependant assez nombreux : de la part des éditeurs, qui s'interrogent sur la possibilité d'un modèle économique viable, mais aussi les réticences institutionnelles et culturelles – qui sont aussi à l'œuvre concernant le libre accès : le numérique a moins de prestige que le papier, qui est jugé plus fiable et de meilleure qualité. Peut-être n'est-ce toutefois qu'un problème de génération ? La pratique a des chances d'évoluer avec les nouveaux chercheurs. L'un des freins à ce développement n'est autre qu'un paradoxe : il est nécessaire de beaucoup publier pour exister et progresser dans sa carrière, alors que les chercheurs disposent de moins en moins de temps pour lire, ce qui militerait en faveur de l'article. En dépit de ces réserves, les auteurs de cette étude estiment que « *dans les SHS européennes, il existe un terrain fertile pour le développement de monographies électroniques publiées en accès libre.* »[9]

Ces deux études, celle d'UCL et celle d'Adema et de Rutten ont toutefois pour limite leur caractère hypothétique, puisque l'offre en termes de monographies numériques est encore trop faible pour qu'il soit possible de mesurer l'acclimatation de ce nouveau médium : en effet, le manque d'intérêt de certains s'explique en partie par la pauvreté de la production éditoriale

6 DONNAT, Olivier. *Les pratiques culturelles des Français à l'ère numérique*. Paris : La Découverte / Ministère de la Culture et de la Communication, 2009. p. 141-162.

7 CACHARD, Pierre-Yves. Les bibliothèques universitaires face à l'écran : portrait du lecteur étudiant en attracteur étrange... *BBF.* 2010, Paris, t. 55, no 5. p. 62.

8 ROWLANDS, Ian, NICHOLAS, David, JAMALI, Hamid R., et HUNTINGTON, Paul. What do faculty and students really think about e-books? *Aslib Proceedings: New Information Perspectives.* 2007, vol. 59, no 6. p. 489-511.

9 ADEMA, Janneke et RUTTEN, Paul. *Digital Monographs in the Humanities and Social Sciences: Report on User Needs.* Amsterdam : Econtentplus / OAPEN, 2010. p. 4-7.

numérique dans leur champ d'étude.

### 1.2.3 Usages de la bibliothèque

**Sur place**

Les avis et les études divergent sur les usages de la bibliothèque par les chercheurs et les étudiants : baisse des prêts, stagnation de la fréquentation de la bibliothèque, qui rencontre encore du succès auprès des étudiants et des spécialistes des SHS, qui conservent une bonne partie de leurs sources à la bibliothèque. Les chercheurs semblent toutefois en voie d'abandonner la bibliothèque physique et ses services. Lorsqu'ils viennent, c'est qu'ils ont une demande précise en tête : ils savent ce qu'ils veulent y trouver. Alors qu'elle était autrefois un lieu central pour la production de savoir, les chercheurs la délaissent et lui dénient la qualité d'espace de travail bénéfique pour la concentration qu'elle possédait autrefois. À la fois à cause des ressources numériques, mais aussi à cause de la présence des étudiants, qu'ils jugent trop bruyants (si tant est qu'ils aient un jour cohabité ensemble, puisque leurs bibliothèques de prédilection sont soit nationales soit spécialisées). Ils ne la considèrent même pas comme un espace d'échange et de communication entre pairs. En conséquence, certains services fournis par celle-ci sont en déclin comme le prêt entre bibliothèques.

Toutes les bibliothèques ne connaissent pas ce sort. La BnF et certaines bibliothèques spécialisées sont encore centrales dans le processus de production du savoir – et même pour l'échange, tout comme les bibliothèques de SHS résistent mieux que celles des sciences dures, sauf en mathématiques, qui ont la même logique cumulative que les humanités. Le chercheur en SHS a très souvent une bibliothèque personnelle bien fournie et ne se rend à la bibliothèque que lorsque la sienne lui fait défaut. Elle lui reste donc indispensable pour des ressources spécifiques.

**À distance**

Les chercheurs sont éloignés physiquement de leur bibliothèque institutionnelle et cela pour plusieurs raisons : la plus évidente est bien sûr la banalisation des ressources électroniques, toutefois d'autres facteurs entrent en jeu : la présence de centres de documentation propres à leur laboratoire, qui permet de couvrir les besoins les plus pressants (usuels) et les plus spécialisés (parfois via l'achat de livres pour un projet spécifique grâce à une bourse fléchée). L'absence de bureaux, d'espaces suffisants pour les laboratoires au sein des universités – en particulier sur Paris – ne font que renforcer ce délaissement.

### 1.2.4 Attentes et besoins des chercheurs

Que ce soit sur place ou à distance, les usagers des bibliothèques adoptent de plus en plus des comportements de consommateurs. Cela résulte de l'ampleur du choix disponible en termes d'information. La bibliothèque a perdu son monopole dans ce domaine et est entrée dans le monde de l'économie de l'attention. Le lecteur veut une bibliothèque ouverte en permanence et des réponses immédiates à ses questions, sans se soucier du format des résultats. Habitués à Google, ils souhaitent des solutions intuitives (les fonctions de recherche avancée sont sous-utilisées). Pour reprendre les mots de Cécile Touitou :

> *Une masse d'information non validée, non traitée, disponible immédiatement malgré la distance, voilà la concurrence à laquelle se trouvent effectivement confrontés aujourd'hui les bibliothécaires.*

Les attentes en direction des bibliothèques seront d'abord envisagées, avant de réfléchir aux rôles que les chercheurs souhaitent voir les bibliothécaires remplir.

**Vis-à-vis des bibliothèques**

La bibliothèque est confrontée à des demandes variées. Les chercheurs souhaitent un lieu bien situé (accessible en termes de transports ou à proximité de leur bureau), ayant une excellente amplitude horaire, où ils peuvent parcourir les dernières publications, même s'ils ont moins d'intérêt pour cet espace comme lieu de travail. La bibliothèque se doit de leur fournir des formations personnalisées afin d'utiliser au mieux les ressources numériques mises à leur disposition. Une cellule consacrée à l'innovation, sur le modèle du « médialab » de Sciences-Po, permet ainsi de « *contribuer au renouvellement de la recherche en sciences humaines et sociales, tant dans ses sources, dans ses méthodes de travail que dans sa manière de traiter ses objets.* »[10] La bibliothèque peut aussi être un lieu propice à la valorisation de la recherche. Plus généralement, la bibliothèque doit simplifier la vie aux chercheurs (« épargnons le temps du lecteur » pour reprendre l'une des cinq lois de Ranganathan), en proposant entre autres : des services d'assistance numérique, la numérisation à la demande, la pérennisation des URL afin d'assurer la continuité numérique et aussi un portail commun sur le web afin de réunir de façon claire les services proposés par la bibliothèque.

Les aspirants chercheurs que sont les doctorants ont des attentes un peu différentes de celles de leurs aînés : ils espèrent plus d'intégration grâce à la bibliothèque, puisqu'ils ne disposent que rarement de bureaux. La bibliothèque est pour eux à la fois un espace de travail, de socialisation et de communication.

Enfin, en termes de collections, outre que la bibliothèque ne doit pas s'arrêter dans son processus d'acquisition de ressources électroniques et dans la création de documents numériques, les collections physiques doivent être en libre accès : habitués à l'immédiateté du web, les chercheurs ne peuvent plus attendre plusieurs heures (voire minutes) pour qu'un document sorte de son magasin.

**Vis-à-vis des bibliothécaires**

Le rapport *Researchers' Use of Academic Libraries and their Services* (2007) se proposait d'interroger les chercheurs sur les rôles qu'ils aimeraient voir jouer par les bibliothécaires dans les cinq prochaines années. Sept fonctions furent identifiées comme principales (parmi les treize proposées). Elles sont reprises ci-dessous par ordre décroissant d'importance :

- **conservateur d'archives et de fonds patrimoniaux à la fois imprimés et numérisés** : 80% des chercheurs (britanniques) dans le domaine des LSH estiment qu'il s'agira encore de la première fonction des bibliothécaires dans les années à venir. Cela n'a rien de surprenant, puisque cela constitue encore le cœur de métier de la profession et que les SHS sont toujours très dépendantes de ce type de sources.
- **gestionnaire d'archives institutionnelles constituées d'information numérique :** 61% des universitaires estiment que cette fonction tendra à se développer dans le futur, même si leur sensibilisation aux archives ouvertes est encore incomplète.
- **administrateur en charge de la fourniture de services documentaires** : 59% des interrogés estiment qu'il s'agira d'une fonction essentielle.
- **bibliothécaires de référence spécialisés dans une discipline** : les universités s'en remettent encore à l'expertise des bibliothécaires, 46% estimant qu'il s'agira d'une

10 *médialab.* [en ligne]. Paris : SciencesPo, 2011. [consulté le 25 juin 2011]. Disponible sur Internet : <http://www.medialab.sciences-po.fr/fr/a-propos/>

tâche principale et 33% d'une tâche secondaire. Les proportions sont encore plus élevées dans le domaine des LSH.

- **formateur en recherche d'information et en compétences numériques** : 42% pensent que la formation des usagers sera encore une tâche essentielle et 39% estiment qu'elle sera plus secondaire, mais toujours importante.
- **gestionnaire d'ensembles de données générés par la recherche électronique et les projets en réseau** : avec la montée de la recherche en réseau, 33% des chercheurs considèrent que les bibliothécaires devraient prendre en main la gestion de ces données produites et 27% pensent qu'il pourrait s'agir d'une tâche secondaire.
- **spécialistes de la technologie facilitant l'accès électronique aux ressources documentaires :** en combinant les partisans d'une tâche principale (34%) et ceux d'une secondaire (37%), une majorité de chercheurs croit au futur rôle technique des bibliothécaires dans ce domaine.

La palette des rôles est large, alors que certains de ces derniers sont déjà pris en charge par les bibliothécaires.

# *2 Les Digital Humanities*

Pour l'historien du fait religieux Milad Doueihi, auteur de La *Grande conversion numérique*, les sciences humaines et sociales (SHS) sont les grandes absentes du débat autour de l'impact du numérique sur nos sociétés. Pour celui-ci, l'environnement numérique est actuellement en crise, car il s'est « *appuyé jusqu'ici sur certains éléments de la culture imprimée* » qui ne sont plus adaptés à ces nouvelles pratiques. Un nouveau « savoir-lire » fait son apparition : le savoir-lire numérique.[11] Pour Doueihi, ce nouvel environnement est caractérisé par une « *culture du changement rapide et de l'adaptabilité* ». Ce dernier est principalement contrôlé par les spécialistes de la technologie qui imposent leurs normes et leurs logiques au public.

Doueihi estime cependant qu'une nouvelle catégorie de non-techniciens intéressés et concernés par ces développement a émergé : « *les numériciens par accident* », dont il donne la définition suivante : « *minorité non reconnue dont les efforts contribuent éminemment à garantir que l'environnement numérique reste opérationnel et accessible.* »[12] Plus loin, il constate que « *notre savoir-lire érudit subit lentement mais sûrement l'influence des pratiques émergentes du savoir-lire numérique.* »[13] Les disciplines des SHS sont directement affectées par ce phénomène et réagissent par le biais du le mouvement naissant des *digital humanities*.

## 2.1 Histoire et esquisse de définition

Les *digital humanities* (DH) sont à distinguer de tout un champ d'expérimentation croisant SHS et informatique (*literary/linguistic/humanities computing*),[14] partant du père jésuite Roberto Busa avec son *Index Thomisticus* dans les années 1960, en passant par Jean-Philippe Genet en histoire médiévale à la Sorbonne, qui en sont cependant des précurseurs.[15]

11 DOUEIHI, Milad. *La Grande conversion numérique.* Paris : Le Seuil, 2008. p. 13.
12 *Ibid.* p. 17-18.
13 *Ibid.* p. 24.
14 BURNARD, Lou. Du *Literary and linguistic computing* aux *Digital Humanities* : retour sur 40 ans de relations entre sciences humaines et informatique. *L'édition électronique ouverte* [en ligne]. Marseille : Cléo, 2009. [consulté le 11 septembre 2011] Disponible sur Internet : <http://leo.hypotheses.org/3764>
15 L'histoire proprement dite des *digital humanities* reste encore à écrire comme le souligne Claire Clivaz, in

Définir les *digital humanities* n'est pas une tâche aisée. S'agit-il d'une discipline nouvelle dédiée aux technologies numériques utilisées par les humanités dans la production de savoir ? Ou est-ce tout simplement la nouvelle appellation que devraient adopter les SHS, les méthodes de recherche ayant connu une transformation radicale et structurelle ?

Pour l'équipe française du *Manifeste des Digital Humanities* (2010), il s'agirait plutôt d'une « *transdiscipline* ».[16] Claire Warwick, directrice du Centre for Digital Humanities à University College London [UCL], retient aussi l'idée de « *champ interdisciplinaire* », au croisement des technologies numériques et des humanités. Elles produiraient à la fois des « *applications et des modèles* » favorisant de nouvelles approches de recherche en SHS, en informatique et dans les sciences connexes, tout comme elles étudient « *l'impact des techniques* » sur la sphère du patrimoine culturel.[17]

De son côté, Pierre Mounier, l'un des principaux acteurs français des DH, estime qu'il ne faut pas « *chercher à « naturaliser » les DH par une définition qui préexisterait à ses usages.* » Elles relèvent plus d'un « *slogan mobilisateur aux contours flous* », rendant compte « *d'une intensification et d'une multiplication des usages des technologies numériques* à toutes les étapes de la recherche *en sciences humaines et sociales et non plus de manière ponctuelle comme c'était le cas jusqu'alors.* »

Ray Siemens, de l'université de Victoria (Canada), estime toutefois qu'une telle approche, qu'il qualifie de « *big tent* » permet certes d'englober beaucoup de choses à la fois en terme d'histoire et de champs d'application, mais qu'elle rend les DH difficiles et complexes à définir. Cela peut conduire à une perte de sens alors que les tentatives de définitions se multiplient. Siemens rappelle qu'il est nécessaire d'examiner le passé, de comprendre la nature de ce qu'il appelle une « révolution » en dépassant le phénoménalisme journalistique, afin d'avancer dans la recherche.

Les *digital humanities* ou humanités digitales (puisque telle est la traduction française actuellement utilisée au lieu de numérique) prennent donc acte du fait que la recherche en sciences humaines et sociales est de plus en plus inséparable des outils développés par les nouvelles technologies. Les promoteurs des DH proposent de vulgariser certains de ces éléments et de partager les bonnes pratiques existantes, tout en encourageant le développement de cyber-infrastructures (Caverni et Dacos) venant en soutien de ce mouvement. Les *digital humanities* consacrent ainsi l'alliance entre les chercheurs et les métiers d'accompagnement. Accessoirement, elles marquent aussi le triomphe de l'anglais comme *lingua franca* des SHS.

Les DH sont finalement une prise de conscience du changement de la nature de faire des sciences humaines sociales (format des sources, aide à l'analyse de ces dernières), mais aussi d'en communiquer les résultats. Plus qu'un terme désignant un nouveau phénomène, c'est un appel à la réflexion sur l'incidence de la technologie sur les pratiques universitaires en SHS. Ses promoteurs se gardent bien de proposer une définition intangible des DH, visant avant tout à l'intelligibilité de nouvelles façons de faire.

---

CLIVAZ, Claire. *Digital Humanities*, les « Humanités Digitales » : Définitions et institutionnalisations. [en ligne]. Lausanne : UNIL, 2011. [consulté le 11 septembre 2011]. Disponible sur Internet : <http://www3.unil.ch/wpmu/digitalera2011/files/2011/04/ClivazDigital-Humanities.pdf>

16 DACOS, Marin. Manifeste des *Digital Humanities*. *THATCamp.* [en ligne]. Paris : THATCamp, 2010. [consulté le 11 septembre 2011]. Disponible sur Internet : <http://tcp.hypotheses.org/318>

17 MA/MSc in Digital Humanities. *UCL Centre for Digital Humanities*. [en ligne]. Londres : UCL, 1999-2011. [consulté le 11 septembre 2011]. Disponible sur Internet : <http://www.ucl.ac.uk/dh/courses/mamsc>

## 2.2 Acteurs et lieux

Bien que de nombreuses universités et départements pratiquent sûrement les DH comme Monsieur Jourdain faisait de la prose sans le savoir, des centres plus spécialisés se sont progressivement développés.[18] Les plus visibles appartiennent au monde anglo-saxon : à Londres avec UCL[19] et le King's College[20] qui proposent des masters et des doctorats en DH, Oxford avec le e-Research Centre[21] et dans une certaine mesure l'Oxford Internet Institute.[22] Outre-Atlantique, le centre Roy Rosenzweig (Center for History and New Media)[23] de l'université de George Mason, Washington, est particulièrement actif, puisqu'il développe des outils comme Zotero (gestion bibliographique) et Omeka (publication en ligne), et est à l'initiative d'événements comme ThatCamp. Le Maryland Institute for Technology in the Humanities (MITH) est à la source du réseau CenterNet, qui fédère les centres de recherche sur les DH du monde entier.[24] Les universités d'Alberta, Victoria, Chicago, Denver et Standford proposent aussi des diplômes dans ce domaine et/ou animent des centres de recherche.

En France, l'épicentre du mouvement peut être localisé à l'École des Hautes Études en Sciences Sociales (EHESS) où Marin Dacos et Pierre Mounier, respectivement directeur et directeur-adjoint du Cléo (Centre pour l'édition électronique ouverte, Marseille),[25] animent un séminaire consacré à ce thème. En complément, ils rédigent tous les deux la revue électronique *Homo Numericus*[26] et son blog associé.[27] Des universités françaises telles que celle de Tours (François Rabelais), d'Avignon et le LIMSI/CNRS de Paris Sud ont reçu des financements de Google dans son programme de soutien aux DH. L'IRHT propose aussi Aedilis, un portail des ses publications en ligne, Telma, une plate-forme d'édition en ligne de sources. L'ENS de Lyon a recruté un maître de conférence en Humanités numériques, Jean-Philippe Magué, qui organise un séminaire régulier sur le thème des réseaux sociaux en 2011-2012. L'École des Chartes est aussi active dans ce domaine tout comme l'enssib avec l'Atelier Internet Lyonnais d'Éric Guichard, l'un des plus anciens séminaires à ce sujet. Les cyber-infrastructures participent à ce mouvement, en particulier le TGE (Très Grand Équipement) Adonis. Ce dernier a pour but de « *constituer un espace unique pour les principaux documents numériques multimédias en usage dans les sciences humaines et sociales* ». Le TGE Adonis est ainsi actif dans des opérations d'organisation, d'accessibilité et de préservation de données numériques. Dans le cadre de ses activités, le TGE Adonis a mis en place la plateforme de recherche

18 WEGLER-BARBOZA, Corinne. Digital Humanities : centres, réseaux, pratiques et enjeux. *L'Observatoire Critique. Etude des ressources numériques pour l'histoire de l'art.* [en ligne] Paris : Université Paris-1, 2010. [consulté le 17 septembre 2011] Disponible sur Internet : <http://observatoire-critique.hypotheses.org/131>

19 *The UCL Centre for Digital Humanities.* [en ligne]. Londres : UCL, 1999-2011.[consulté le 17 septembre 2011] Disponible sur Internet : <http://www.ucl.ac.uk/dh/>

20 *Digital Humanities.* [en ligne] Londres : King's College London, 2011. [consulté le 17 septembre 2011] Disponible sur Internet : <http://www.kcl.ac.uk/artshums/depts/ddh/index.aspx>

21 *Oxford e-Research Centre.* [en ligne] Oxford : Oxford University, 2011. [consulté le 17 septembre 2011]. Disponible sur Internet : <http://www.oerc.ox.ac.uk/>

22 *Oxford Internet Institute.* [en ligne] Oxford : Oxford University, 2011. [consulté le 17 septembre 2011] Disponible sur Internet : <http://www.oii.ox.ac.uk/>

23 *Roy Rosenzweig Center for History and New Media* [en ligne] Washington : George Mason University, 1996-2011. [consulté le 17 octobre 2011] Disponible sur Internet : <http://chnm.gmu.edu/>

24 *CenterNet*. [en ligne] University of Maryland, 2011 [consulté le 17 octobre 2011] Disponible sur Internet : <http://digitalhumanities.org/centernet/>

25 *Les éditions du Cléo.* [en ligne] Marseille : Cléo/Revues.org, 2011. [consulté le 17 septembre 2011] Disponible sur Internet : <http://Cléo.revues.org/>

26 *Homo Numericus.* [en ligne] Paris : Marin Dacos et Pierre Mounier, 2011. [consulté le 17 septembre 2011] Disponible sur Internet : <http://www.homo-numericus.net>

27 *Blogo Numericus.* [en ligne] Paris : Marin Dacos et Pierre Mounier, 2011. [consulté le 17 septembre 2011] Disponible sur Internet : <http://blog.homo-numericus.net>

ISIDORE, qui permet le moissonnage des métadonnées et des données d'un ensemble d'acteurs du monde des SHS françaises. Cette initiative rentre dans leur objectif plus global de « *mutualiser et rendre interopérable l'accès aux données scientifiques produites par les SHS* ».[28]

## 2.3 Quelques réalisations

Quelles sont alors les manifestations des DH ? Pierre Mounier propose un ensemble très large, qui comprend aussi bien les « *pratiques d'échanges sur les réseaux sociaux, de publication en ligne, de blogging* », que la numérisation des sources et le traitement informatisé des corpus. Pour ce dernier, les DH « *rendent compte d'un changement global de la manière de faire de la recherche et d'en communiquer les résultats. Les recherches autour de la notion de liquid publication par exemple en relèvent bien aussi.* »

Les pratiques d'édition électronique relèvent pleinement du champ des DH. L'entreprise de numérisation des œuvres de Nietzsche (HyperNietzsche) combine sources et collaboration universitaire en ligne. Actuellement limitée à Nietzsche, le site cherche à expérimenter une infrastructure de travail qui pourra être ensuite élargie ou transposée à d'autres auteurs.[29] Parmi d'autres applications possibles, l'outil *Books Ngram viewer* permet de relever des occurrences de termes dans le corpus de textes numérisés par Google. La publication simultanée et quasi-instantanée de résultats de recherche, via un blog ou une archive ouverte (comme lors des récentes émeutes à Londres en août 2011), constitue une avancée relevant des DH.

Finalement, les DH se manifestent à la fois par la technologie qui permet de les produire et par leur mode de dissémination. Pour Pierre Mounier, elles permettent une intervention plus rapide des SHS dans le débat public « *ce qui apparaît comme une évolution positive parce qu'elle reconnecte la recherche et la demande sociale, parce qu'elle permet aux sciences humaines et sociales d'être de nouveau entendues à un moment où leur « utilité » est plus que jamais questionnée* ».[30]

Plus profondément, les DH prennent acte de la transformation du métier de chercheur. Tout comme de nombreux cadres ont perdu leur secrétaire avec l'avènement de l'ordinateur, les chercheurs sont de moins en moins épaulés par les informaticiens. Il est maintenant attendu d'eux qu'ils soient à la fois capable de maîtriser leur discipline et l'informatique. Ainsi, le Cléo, sur lequel nous reviendrons forme les chercheurs à la mise en forme de leurs revues avec le logiciel Lodel. S'ils le souhaitent, ils peuvent maîtriser presque tout le processus de production d'une revue universitaire.

## 2.4 Trois exemples pour finir

Les SCD œuvrent de plus en plus à la valorisation de la recherche produite par les équipes relevant de leurs institutions. Les bibliothèques ne sont pas seulement actives lors de la production de recherche, mais aussi lors de sa valorisation. Les conférences où des universitaires sont invités sont désormais podcastées et diffusées en ligne, tout comme des

28 *TGE Adonis.* [en ligne] Paris et Lyon : TGE Adonis – CNRS, 2010. [consulté le 17 septembre 2011] Disponible sur Internet : <http://www.tge-adonis.fr/>

29 Projet HyperNietzsche. *HyperNietzsche.* [en ligne] Paris : Association HyperNietzsche, 2011. [consulté le 17 septembre 2011] Disponible sur Internet : <http://www.hypernietzsche.org/doc/presentation/fr/>

30 MOUNIER, Pierre. Qu'apportent les digital humanities ? Quelques exemples. *Homo Numericus.* [en ligne] Paris : Marin Dacos et Pierre Mounier, 2011. [consulté le 17 septembre 2011] Disponible sur Internet :<http://www.homo-numericus.net/spip.php?breve1011>

expositions virtuelles sont organisées en coopération avec des chercheurs. Pour finir, je vous propose trois exemples, un britannique et deux français.

### 2.4.1 University College London : un département spécialisé dans les DH et une bibliothèque en soutien

L'exemple d'University College London, la plus vieille université londonienne est très intéressant. Il marque le début de l'institutionnalisation des DH et de leur reconnaissance comme une discipline à part entière. Le Centre pour les DH est à l'origine né du département des sciences de l'information (un des plus vieux du pays qui a d'ailleurs accueilli le père de la bibliothéconomie indienne en son temps). Le Centre UCL pour les DH propose des masters comprenant des enseignements portant sur les ressources numériques en SHS, la technologie internet, le langage XML et les systèmes de bases de données.[31] Il est aussi à l'origine de plusieurs projets dont Transcribe Bentham sur lequel je veux m'arrêter. UCL a été fondée en partie par le philosophie utilitariste Jeremy Bentham. Outre sa momie, ils ont hérité de ses manuscrits, qui sont à l'heure actuelle en cours d'édition grâce à une gigantesque opération de crowd-sourcing où les internautes déchiffrent ses écrits. Il suffit de s'inscrire pour participer. D'autre part, certains des universitaires du Centre comme Melissa Terras sont très présents sur la blogosphère et sur Twitter. A ce sujet, elle a d'ailleurs écrit un billet qui relate son expérience : après avoir déposé toutes ses publications sur l'archive ouverte de UCL, elle en a parlé sur son blog, elle a twitté et en comparant avec d'autres travaux qu'elle n'a pas twitté elle s'est aperçu que ses téléchargements d'articles twittés ont augmenté dramatiquement. Il ne lui a pas encore été possible de voir les effets en terme de citations car son étude a commencé en octobre 2011 mais nul doute que cela aura des retombés.[32]

Enfin, la bibliothèque n'est pas en reste : elle gère UCL Discovery, l'une des principales archives ouvertes du Royaume-Uni en termes de dépôts. Via UCL Discovery, elle héberge deux revues universitaires : *Journal of Bentham Studies*, autrefois publiée au format papier et *Slavo*, une revue de doctorants et d'étudiants en master de son institut d'études slaves. La bibliothèque utilise Open Journal System, qui est un système équivalent à Lodel (l'outil du Cléo), pour la publication et la gestion de revues universitaires en ligne. Enfin, la bibliothèque a participé très activement à la création de *EconomistOnline*, un portail qui moissonne les archives ouvertes des universités partenaires concernant les publications de leurs économistes. En France, Toulouse, la Paris School of Economics, Dauphine et Sciences Po en font partie.

### 2.4.2 Le Cléo : un éditeur scientifique en ligne

Le Cléo (Centre pour l'édition électronique ouverte) est situé à Marseille, dépend du CNRS et de l'EHESS et est dirigé par Marin Dacos, concepteur du logiciel Lodel. Le Cléo est depuis cette année lauréat des équipements d'excellence (financement de 7 millions d'euros sur 8 ans pour construire une bibliothèque internationale pour l'édition en libre accès et les humanités numériques).

L'offre du Cléo est une bonne illustration de la nouvelle donne issue des DH. Le portail OpenEdition offre un « écosystème » (Mounier) aux chercheurs en SHS : Revues.org propose aux éditeurs de publier leurs revues numériquement, Calenda annonce les évènements

31 MA/MSc in Digital Humanities. *UCL Centre for Digital Humanities.* [en ligne]. Londres : UCL, 1999-2011. [consulté le 17 septembre 2011] Disponible sur Internet : <http://www.ucl.ac.uk/dh/courses/mamsc>

32 http://melissaterras.blogspot.co.uk/2012/04/is-blogging-and-tweeting-about-research.html

scientifiques et la vie de la recherche, alors qu'Hypothèses permet de tenir des carnets de recherche et de faire de la communication scientifique directe. Les carnets de recherche de la plate-forme sont un exemple parfait des possibilités offertes par les DH : le chercheur n'a pas besoin d'attendre la publication de ses travaux dans des revues pour partager ses premières intuitions ou éclairer un fait d'actualité. De jeunes chercheurs peuvent aussi s'épauler en se donnant des conseils méthodologiques alors que certaines bibliothèques cherchent à signaler leurs collections en ouvrant un carnet.

Le Cléo a développé une offre en direction des bibliothèques. Le modèle économique du Cléo repose sur le Freemium,[33] où les contenus sont gratuits. Les services payants proposent un plus grand confort de lecture et un gain de temps aux chercheurs. Ces services offrent ainsi des PDF et de l'ePUB pour un bouquet de 78 revues et les collections « maison », au lieu du simple HTML qui est fourni gratuitement. Un poste d'interlocuteur pour les bibliothèques a été créé au sein du Cléo, occupé par Jean-Christophe Peyssard. À l'heure où le chercheur a du mal à savoir d'où proviennent les ressources électroniques qu'il consulte, le Cléo valorise la bibliothèque comme fournisseur d'abonnements, en affichant le nom de l'établissement sur la page d'accueil d'OpenEdition quand l'utilisateur est connecté sur le réseau de son université, tout comme les fichiers seront marqués comme fournis par la bibliothèque (à partir de 2012). Le Cléo propose des notices au format Marc 21, des systèmes d'alertes (illimitées) pour les usagers des bibliothèques abonnées, sur le modèle de l'alerte Google Scholar, mais aussi des formations à ces ressources incluses dans le prix de l'abonnement. Grâce à une subvention de l'Etat, le Cléo mettra en ligne en 2012 1 000 livres électroniques (monographies, ouvrages collectifs, à la fois inédits et épuisés). La majorité de ces livres sera accessible librement en texte intégral, mais une minorité ne sera disponible que pour les abonnés au Premium. Enfin, l'offre ne concerne pas que Revues.org, mais aussi Calenda qui proposera aux institutions desservies par les bibliothèques des applications permettant de poster leurs événements, de faire de la veille sur des activités connexes et de personnaliser leurs agendas.

Ce modèle est bénéfique pour la bibliothèque, les éditeurs et les chercheurs, puisque 66% des revenus générés par ces abonnements sont reversés aux revues. Ces sommes, qui ne sont pas impressionnantes de prime abord, permettent à ces revues de survivre en finançant soit un secrétaire de rédaction, soit les rassemblements nécessaires à la vie du comité de rédaction. L'abonnement offre aux bibliothèques la possibilité de participer à la gouvernance du Cléo via le comité d'utilisateurs qui se réunit quatre fois par an, afin de travailler à la conception de nouveaux services et de réfléchir aux évolutions de l'institution.

### 2.4.3 SCD Université Antilles-Guyane : un environnement pour les DH proposé par la bibliothèque

Le SCD de l'université Antilles-Guyane, offre une bonne illustration d'un environnement propice à l'essor des DH mis en place par une bibliothèque. Le SCD est à l'origine de la bibliothèque numérique Manioc,[34] qui est venu combler un manque d'accès aux sources pour les chercheurs caribéens en les numérisant et en organisant leur regroupement. Manioc héberge en parallèle les travaux de recherche sur ces sujets (articles, thèses et contributions à des colloques). Dans le même temps, le SCD a œuvré à la mise en place de deux

33 Freemium programme. *OpenEdition*. [en ligne] Marseille : Cléo, 2011. [consulté le 17 octobre 2011] Disponible sur Internet : <http://www.openedition.org/8873>

34 *Manioc : bibliothèque numérique Caraibe Amazonie Plateau des Guyanes.* [en ligne] SCD UAG, 2011. [consulté le 16 novembre 2011] Disponible sur Internet : <http://www.manioc.org/>

revues universitaires avec comité scientifique : *Études Caribéennes* et *Archipélies*. La première est disponible en libre accès sur Revues.org et la seconde devrait bientôt la rejoindre sur cette même plate-forme. La bibliothèque conseille et accompagne les chercheurs impliqués afin d'aider leurs revues à atteindre les critères de reconnaissance et les standards de publication. Elle participe au montage de dossiers, à la mise en forme des articles (respect de la feuille de style), à l'intégration de ces derniers dans la plate-forme, à l'administration au sein de Revues.org (création de comptes, de rubriques et ouverture de droits), ainsi qu'à la communication autour du service. Le SCD œuvre ainsi pleinement à l'amélioration de la visibilité des problématiques et des résultats des recherches des universitaires de l'institution qu'il dessert.

## *3 Conclusion*

Ces exemples témoignent tous du fait que les nouvelles technologies sont une opportunité à la fois pour les chercheurs et pour les bibliothécaires. De nombreux savoir-faire repris par les DH sont déjà présent dans le monde des bibliothèques, que cela soit la production des savoirs (les techniques de recherche et les ressources numériques), que la diffusion de ces derniers (le rôle moteur joué par les bibliothèques dans les archives ouvertes et la numérisation des sources). Les bibliothèques se doivent de continuer de relayer le mouvement des DH et d'en être parties prenantes, puisqu'elles ont beaucoup à apporter : à la fois en terme de savoir-faire, mais aussi d'acculturation au concept : en direction de leurs personnels, mais surtout de leurs usagers. Dans la pratique, les DH invitent au rapprochement entre chercheurs et personnels des bibliothèques, de la documentation et de l'information.

## *Bibliographie et webographie indicatives*

### Sur les SHS, les bibliothèques et les DH

Caraco, Benjamin, « Les digital humanities et les bibliothèques », *BBF*, 2012, n° 2, p. 69-73 [en ligne] <http://bbf.enssib.fr/> Consulté le 03 mai 2012.

Caraco, Benjamin, *Bibliothèque de sciences humaines et sociales : quelles particularités dans le contexte du XXI^e^ siècle ?*, Mémoire d'étude : DCB, enssib, 2012 [en ligne] <http://www.enssib.fr/bibliotheque-numerique/document-56730> Consulté le 03 mai 2012.

Dacos, Marin et Mounier, Pierre, *L'édition électronique*, Paris, La Découverte, 2010.

### Quelques liens concernant les DH

Une carte qui recense la présence des DH dans le monde par Melissa Terras (en anglais) : <http://www.flickr.com/photos/ucldh/6730021199/sizes/o/in/photostream/>

Un billet de blog par Lisa Spiro qui explique comment démarrer dans les DH (en anglais) : <http://digitalscholarship.wordpress.com/2011/10/14/getting-started-in-the-digital-humanities/>

Le Manifeste des DH : <http://tcp.hypotheses.org/318>

Le portail du Cléo : <http://www.openedition.org/>

La revue en ligne Homo-Numericus de Pierre Mounier et Marin Dacos : <http://www.homo-numericus.net/>

Le blog de Melissa Terras : <http://melissaterras.blogspot.co.uk/>